

ENTRETIEN AVEC I. CONSEIL LA PROVENCE (avril 2010)

Pour vos 50 Histoires fraîches, avez-vous subi des influences ?

Rien de plus original, rien de plus naturel que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer ! Le lion est fait de mouton assimilé, rappelait Valéry. Toujours ce besoin de filiation : lire et relire un auteur pour lui *ressembler*. Certains auteurs fonctionnent pour moi comme des matrices d'écritures. L'étranger adoré me pousse, me conduit à affirmer activement l'étrangère qui est en moi, l'étrangère que je suis pour moi. Voici l'un des modes de « l'influence créatrice ».

Quels sont les grands principes de votre «bibliothérapie» ?

De la naissance à la vieillesse, nous sommes en quête d'échos de ce que nous avons vécu de façon obscure, confuse et qui quelquefois se révèle, s'explicite de façon lumineuse et se transforme grâce à une histoire, un fragment, une simple phrase. Soit de mot, d'élaboration symbolique. Nous avons tous besoin de médiation, de représentation, de figuration symbolique pour sortir du chaos, intérieur ou extérieur.

En fait, les bons livres nomment purement et simplement les choses qui nous arrivent, et qui nous affectent d'autant plus que nous ne les comprenons pas vraiment. Il y a des visions approchées, étincelantes de notre expérience, que la littérature, et elle seule, est capable de donner.

Vous parlez de faire prendre le risque aux jeunes de découvrir la littérature... Qu'entendez-vous exactement par là ? Et dans vos ateliers d'écriture, quels conseils leur donnez-vous pour « transformer le monde en livre » ?

La fiction est à double face : d'un côté on y croit, on se laisse manipuler ; de l'autre, on résiste à l'illusion, on démonte les feintes, on reste lucide. Comme dans le jeu, on croit et on ne croit pas. Donc dans la mesure où elle en appelle aussi à la traque des mirages, la lecture de fiction aiguise le sens du soupçon. Et, pour des jeunes, rien n'est plus nécessaire que cette vigilance critique, dans notre monde saturé de supercheries et d'informations biaisées. Lire, qui nous apprend à débusquer et à désamorcer les ru-

ses du discours freinerait donc l'adhésion naïve aux impostures. Lire est donc un devoir civique et la suspicion une hygiène indispensable ! Voir le très beau livre d'Yves Citton à ce sujet !

Les ateliers d'écriture rappellent aussi que l'imaginaire est l'outil indispensable à toute activité d'enseignement.

Ceux à qui les livres ont manqué, il leur manquera toujours la pensée, l'expérience élargie et la vie qui s'ouvre. Ceux qui n'ont jamais pu pénétrer dans un livre n'ont pas de monde. L'adolescent qui n'a pas lu se voit réduit à ses propres armes (c'est-à-dire, grosso modo, à l'imitation de la conduite familiale) pour affronter le péril du monde. Tous les lecteurs de roman savent que les personnages ont pour fonction de les éclairer sur eux-mêmes et de leur livrer le dernier mot de leur propre énigme.

C'est sous cet éclairage et dans cette exigence que je souhaite parler des ateliers d'écriture. Se frotter à la littérature, non pas comme panthéon mais comme questionnement sur la langue, s'il est rattaché au vécu de l'être, redevient nécessaire et proprement humain...

Danièle Sallenave nomme le livre : « le don des morts », les livres sont le « don des morts pour nous aider à vivre ». Le premier problème, face à un public scolaire, c'est que, pour acquérir la sensibilité au monde et le sens du monde, les livres exaltent des valeurs contraires à l'esprit du temps et de la télé : durée, inactualité, méditation, secret, silence, espace de retrait, etc. Les livres proposent un monde où la quête du sens se fait dans le retour sur soi, dans le détour d'une réflexion solitaire. Voilà qui paraît rébarbatif à beaucoup, quand ça ne leur est pas carrément incompréhensible. Ici, oui, peuvent agir les ateliers d'écriture. Ne surtout pas séparer l'acte de lire et celui d'écrire, mais poser qu'ils participent du même mouvement. Lire et écrire se déploient sur une faculté commune : faculté d'organiser, d'associer et de répondre aux événements du monde, en déployant, grâce au langage, un monde imaginaire. Tout le monde ne sait pas peindre ou composer, mais tout le monde a l'usage du langage. Et il n'y aurait pas d'écriture si cette capacité n'était pas déjà à l'œuvre en chacun, se manifestant déjà dans le moment où il lit. Lire un livre, c'est achever de l'écrire, non en lui apportant un

supplément de sens, mais en lui fournissant le secours de notre monde propre pour qu'il s'incarne. Lire nous associe à son écriture, à sa composition parce que le livre a utilisé, en les magnifiant, en les amplifiant, les ressources du langage qui sont déjà en chacun de nous. Lire nous associe donc au mouvement de création qui a fait naître l'œuvre et le porte à son terme. Être capable de lire, c'est être capable de déployer à son tour cette même puissance qui produit les livres. Se livrer à la même dérive d'associations et d'images dont sont faits les livres. Lire est une puissance qui nous associe au grand mouvement dont sont animés les livres. Lire n'est pas seulement comprendre un livre, mais s'accorder au monde. Péguy disait : « Lire est un renforcement d'être. »

Quelle importance ces animations revêtent-elles à vos yeux ?

Je me pose quotidiennement des questions sur le processus d'élaboration de l'œuvre, la poïétique, c'est-à-dire le faire de l'écriture — par conséquent chaque invitation à animer un atelier d'écriture est pour moi une nouvelle occasion de revisiter ces questions pour moi-même en regardant faire les autres, en les accompagnant dans leur surprise, dans leur peur de leur propre étrangeté, face à leur propre créativité.

Un des thèmes que vous explorez tourne autour de la vieillesse. Vous semble-t-il important de faire évoluer le regard de la société sur les séniors et des séniors sur eux-mêmes ?

Au moment de la retraite, un homme sans pathologie avérée doit se projeter sur 22 ans au moins de vie active avant que les signes de dépendance deviennent handicapants. Une femme a 26 ans devant elle.

Autant dire que l'un et l'autre ont l'âge de commencer une vie de couple, se découvrir une nouvelle passion, se former, engager des projets, s'endetter, débiter. La magie des commencements n'est plus refusée aux seniors.

La vieillesse devient un phénomène plus social que physique. La retraite couperet, l'isolement, créent cette fatigue de vivre qu'on appelle la vieillesse et dont le corps n'est plus la cause. Ce

n'est plus l'âge qui fait la vieillesse, c'est le monde qui s'en va. La vieillesse vient quand l'esprit abandonne le corps. Et tout dépend du projet que la société a pour ses aînés, de l'utilité qu'elle leur reconnaîtra demain, de l'autonomie, de la responsabilité qu'elle permet à chacun d'acquérir. La formation à la longue vie, à l'entretien prolongé de soi avec soi, devient un impératif. Si on part du principe que la vieillesse est peu pensée, peu étudiée, donc peu connue, peu reconnue, on comprend l'indifférence collective face à cet état de fait, alors même qu'il nous concerne tous... Mais nous vivons sur des idées reçues. On nous a enseigné tout petit une rhétorique du crépuscule de la vie et on s'y tient, on ne va pas voir de plus près, sans nécessité. Cela s'appelle sans doute le déni !
